

ANDRÉ MOISAN

**LA TRANSPOSITION DE LA «CHANSON DE ROLAND»
DANS LA «CHRONIQUE DU PSEUDO-TURPIN»:
CONTREFAÇON OU SUBLIMATION?**

La *Chronique de Turpin*, qui constitue le livre IV du *Liber Sancti Jacobi*, raconte les diverses expéditions de Charlemagne contre les païens d'Espagne, en amalgamant substrat historique et données épiques. Au chapitre XXI, qui expose la fin de ces campagnes et qui a pour titre *De bello Runcievallis et de passione Rotholandi ceterorumque pugnatorum*, l'auteur s'est employé à transcrire la version de la *Chanson de Roland* qu'il avait en mains, selon sa mentalité de clerc et dans les limites d'un résumé. La tentative était osée et périlleuse, au regard de la vogue dont jouissait la légende poétique de Roncevaux, en cette première moitié du XII^e siècle. Le "jeu" étonnera moins toutefois, si l'on a à l'esprit le contexte général du *Liber* dont la *Chronique* fait partie intégrante. Il n'empêche que pour le lecteur moderne dont la mémoire se chante les vers de la mort de Roland, la transposition turpinienne a quelque chose d'inconvenant, voire de révoltant: que sont devenus la trame tissée d'exploits solitaires, l'angoisse d'une poignée de braves dont on voit les forces s'épuiser et le panache des gestes désespérés d'un Roland, d'un Olivier et d'un Turpin? N'y-a-t-il pas contrefaçon à triturer le canevas de la chanson, en y taillant à grands coups, en éliminant des personnages, en y introduisant d'autres, à sortir Turpin de la bataille pour en faire un supposé narrateur, et surtout peut-être à faire d'un héros un saint? A vouloir trop sublimer l'humain, le risque est grand de l'oublier et de faire passer l'admiration mystique avant

l'émotion. La difficulté est réelle et bien des fervents de l'épopée — ne serait-ce qu'en négligeant de l'étudier — n'ont eu que sévérité pour la version turpinienne vue comme un pur galvaudage. En proposant un examen comparatif des deux textes, je ne me sens pas l'avocat d'une cause perdue d'avance. Il faut comprendre deux mentalités, deux objectifs et, sans vouloir mettre sur le même pied Turolde et le clerc Aimeri Picaud de Parthenay-le-Vieux, garder pour le premier l'admiration de tous et pour le second un certain droit à la différence qui ne le fasse pas mettre à l'écart. Trois points me paraissent en mesure d'éclaircir le débat: les intentions de Turpin ou le pourquoi d'un tel changement, l'organisation des faits ou le comment de la refonte, le jugement que l'on est en droit de porter sur une œuvre qui peut apparaître comme mineure.

Si la *Chanson de Roland* est ainsi appelée, c'est, à l'évidence, qu'aux yeux du poète, les exploits du héros en tiennent la place centrale, à la fois par leur disposition dans l'œuvre (vv. 661-2396) et par la plus haute intensité qu'ils apportent au drame. La désignation de Ganelon par Roland pour se rendre près de Marsile porte déjà en elle-même le germe du drame de Roncevaux, avec cette phrase menaçante de l'oncle à la cour: "Seignurs, vos en orrez noveles!" (v. 336). La désignation de Roland (v. 782) pour l'arrière-garde introduit les pages où sa prouesse exemplaire galvanisera l'énergie de sa troupe de plus en plus réduite, jusqu'à la disparition des derniers, Olivier, Turpin et lui-même. La venue de Charles sur le terrain pour retrouver le cadavre de son neveu (vv. 2397-2876) est une sorte d'épilogue où le désir de venger cette mort est la raison de nouveaux combats, avant le retour à Aix et la punition de Ganelon. La prouesse chantée par le poème est donc essentiellement celle de Roland, la meilleure épée du royaume (vv. 2903-5, 2935); Turpin, Olivier et les pairs tiennent de lui leur courage. Cette focalisation ne porte pas d'ombre pour autant sur les exploits individuels ni ne relègue au rang de pure toile de fond la présence de l'empereur et de son armée, pas plus qu'elle ne tait les intrigues de cour ni ne néglige les mouvements de troupes et les grandes fresques guerrières. Sans ces multiples apports, la narration et le drame risquaient de manquer d'ampleur et de souffle.

L'œuvre se raccroche aux minces données historiques de 778, mais n'a avec elles aucun lien de vraie dépendance ni pour l'ensemble des

personnages, ni pour la chronologie de l'action, ni pour l'atmosphère du drame¹. Ses rapports sont réels, on le sait, avec l'époque contemporaine, celle de la Reconquête de l'Espagne. Le poète — et c'est son droit — veut chanter un passé auréolé de gloire en lui conférant pour le présent une valeur exemplaire. Le service de la "dulce France", la réduction de ses ennemis qui sont aussi ceux de la foi chrétienne, est le nerf de l'action². Dans ce contexte, Roland plein de fierté est un bon chrétien certes, mais, à la différence de Vivien, la conscience de sa valeur le prive de la qualité de base qui fait le saint, l'humilité³.

Enfin, la *Chanson de Roland* est destinée à être chantée devant un public de seigneurs que la guerre fait rêver et devant un peuple friand de coups d'éclat. Son but n'est ni moralisateur ni mystique, puisque l'auteur, clerc instruit mais homme du monde, n'a rien d'un moine prédicant.

Ces remarques générales, simple rappel, n'auront point été sans intérêt, si l'on aborde les intentions de l'homme d'église qui se cache derrière le nom de Turpin. La version qu'il donne de la mort de Roland doit, en effet, être située dès l'abord dans le contexte général du *Liber Sancti Jacobi*, écrit à la gloire de l'Apôtre et de son pèlerinage par un seul et même auteur Aimeri Picaud, "clericus vagans". Des points de vue erronés ont fait de ces 29 folios qui constituent la *Chronique*, une pièce rapportée au sein d'une compilation de type essentiellement religieux dans les quatre autres livres du *Codex*, par ses éléments liturgiques, hagiographiques et ses routes de pèlerinage. Il faudrait relire les pages que Bédier a consacrées à cette parfaite intégration du livre IV⁴. Au contraire de la *Chanson de Roland*, si Charlemagne prend ici la route

1. "L'auteur du *Roland* se moque de l'histoire", dit P. Le Gentil, dans *La Chanson de Roland*, Connaissance des Lettres, Paris, 1967², p. 92.

2. Les dernières paroles de Roland (vv. 2344-88), la déploration de Charles (vv. 2886-2942) mettent en relief la gloire de la France, dont le nom revient régulièrement.

3. Sur la différence entre Roland et Vivien, voir A. Moisan, *La légende épique de Vivien et la légende hagiographique de saint Vidian à Martres-Tolosane* (thèse Tours, 1971), Lille, 1973, I, pp. 203-217. "Le drame de Roland, on ne le souligne jamais trop, est par ses origines un drame humain. C'est l'orgueil de Roland qui l'explique... Roland aime la guerre pour la guerre... il rêve de conquêtes", souligne P. Le Gentil, op. cit., pp. 104-105. Les phrases du type "Chrestientet aidez a sustenir" et "Se vos murez, esterez seinz martirs" ne se rencontrent que dans la bouche de Turpin, qui ne fait ainsi que jouer son rôle (vv. 1129, 1134, 1522). Dans la *Chanson de Roland*, le mot "crestienté" n'a pas le sens territorial qu'il a notamment dans la *Chanson de Guillaume*.

4. On les lit dans l'édition de la *Chronique du Pseudo-Turpin* p.p. C. Meredith-Jones, Paris, 1935, pp. 49-54 et 64-66. La position contraire de Meredith-Jones ne tient pas.

de l'Espagne, c'est sur l'injonction de saint Jacques⁵, et ses conquêtes ont pour but d'ouvrir le chemin de Compostelle en libérant la terre espagnole (chapitre III).

Les campagnes suivantes qui doivent leurs éléments au fonds épique français ne visent qu'à repousser les invasions d'Agolant en Aquitaine et dans les régions d'Espagne reconquises avec le secours de l'Apôtre. Les conciles de Compostelle et de Saint-Denis appuient l'organisation religieuse liée à celle des territoires. La conquête et la défense les armes à la main sont ici au service d'un idéal spirituel et le mot "guerre sainte" devient le plus approprié. Dans la lettre qui clôt la *Chronique*, le pape Calixte donnera comme modèles à tous ceux qui combattent pour la défense de la Chrétienté au XII^e siècle, en Espagne ou en Terre Sainte, les héros carolingiens dignes d'être appelés "martyrs"⁶. La gloire de la France n'est plus l'objectif premier.

Par une concentration quasi exclusive sur la personne de Roland qu'entraînent et ce nouveau contexte et la nécessité de condenser les pages, le héros devient le modèle de ceux qui combattent l'infidèle; il s'affirme d'emblée comme un saint martyr, doué de toutes les vertus d'une âme transfigurée par la foi chrétienne. Les éléments épiques du poème s'en trouveront nécessairement réajustés et revivifiés par l'intérieur. Les sentiments et les actions de ce nouveau Roland vont baigner, au delà du merveilleux et des coups d'éclat de la geste, dans une ambiance de relation plus ou moins appuyée avec Dieu. Le but n'est-il pas d'édifier, ici comme dans tout le *Liber Sancti Jacobi*, même si la manière en est moins immédiate?

Cette accentuation n'est pas si étrange, si l'on songe que le *De laude novae militiae* de saint Bernard date de 1128, soit de quelques années avant la rédaction de la *Chronique de Turpin*. Cette chartre, qui voulait donner une leçon nécessaire et opportune à la "chevalerie du siècle", allait inspirer la mystique des Templiers⁷. Ambiance que l'on retrouve si forte dans la geste du Vivien épique, frère du Roland turpinien beaucoup plus que du Roland tuoldien.

5. "Tibi notifico (dit l'apôtre à Charles) quia [Dominus]... ad praeparandum iter meum et deliberandum tellurem meam a manibus Moabitaram te inter omnes... elegit", éd., p. 91.

6. Ed., pp. 251-255; cf. pp. 69-70.

7. E. Vacandard, *Vie de saint Bernard*, I, 1887, p. 240, souligne qu'avec les Chevaliers du Temple "l'idée du soldat chrétien se trouve éminemment réalisée; l'Église ne pouvait donner un caractère plus élevé et plus saint au terrible métier de la guerre".

Sans doute, dès la première page, Turpin étale ses prétentions à la vérité historique⁸, en tant que témoin oculaire, mais au regard de l'épopée contemporaine, il rejoint les vantardises des jongleurs. Dans les conditions qu'il s'impose de résumer en quelques folios (18v-23v) les 4 000 vers qu'il a sous les yeux, Aimeri Picaud s'attelle à une rude tâche: choisir et donc éliminer faits et personnages, accentuer l'éclairage sur le héros principal pour en laisser tant d'autres dans l'ombre, s'adresser à des lecteurs restreints (il faut savoir le latin) et orientés, loin des foules enthousiastes, susciter des résonnances nouvelles et moins humaines... Comment transformer un chef-d'œuvre, sans risquer de le trahir?

L'organisation des données dans la *Chronique* est, par nécessité, parallèle à celle de la *Chanson*. Mais l'éclairage projeté sur la geste de Roland, dans sa nouvelle finalité, laisse dans l'ombre de nombreux épisodes ou les réduit à quelques lignes. À défaut d'une analyse qui risquerait de se perdre dans la minutie, on peut dégager cinq étapes.

1) *La trahison de Ganelon*⁹. Le fil conducteur du modèle demeure. Le drame de Roland se noue dès l'ambassade de Ganelon, sur le chemin du retour en France, l'Espagne une fois soumise, à l'exception de Saragosse qui ne l'est qu'en apparence, "in caritate ficta". Des présents seront offerts et à Ganelon pour le corrompre et à Charles pour lui faire croire à la conversion de Marsile. La désignation de Roland entouré d'Olivier, des pairs et de 20 000 soldats pour garder le passage de Roncevaux est aussi bien marquée (vv. 792-802). Plusieurs nouveautés apparaissent. Baligant, qui n'intervient dans le poème que beaucoup plus tard (v. 2645), est ici le frère du roi païen, à ses côtés à Saragosse, envoyé comme lui par l'émir de Babilone. On peut voir là une récupération facile de l'anonyme algalife présent près de son oncle Marsile¹⁰. Charles a rassemblé ses troupes à Pampelune, avant de quitter l'Espagne soumise à Dieu et à saint Jacques: c'est la conclusion d'une conquête qui avait commencé sur l'envoi de l'Apôtre et avec la prise

8. "Quae propriis oculis intuitus sum XIII. annis... pro certo scribere... non ambigo", p. 87.

9. *Rol.*, vv. 1-816 [= 20,5 %], et *PT*, pp. 179-181 — 25 lignes [= 6 %]: "Postquam Karolus magnus... mortem incurrerunt."

10. Au v. 1914, cet oncle s'appelle Marganice. Baligant n'est pas parent de Marsile dans *Rol.*

miraculeuse de la ville. Turpin à qui l'auteur a confié le rôle d'"historiographe du roi" restera près de Charlemagne, ce qui constituera un changement notoire dans l'ultime combat de Roland. En regard des 10 mulets chargés d'or et des 700 chameaux destinés à Charles (vv. 647, 652, 679), des divers présents qui sont remis à Ganelon par Marsile et sa femme, Valdabron et Climorin, pour prix de sa trahison (v. 464, 616-641), celui-ci se voit confier ici, avec 30 chevaux chargés d'or et de trésors pour Charles et 20 autres chargés d'or et de manteaux pour lui-même, 40 chevaux porteurs d'outres de vin dans le but d'enivrer les soldats et 1 000 Sarrasines "ad faciendum stuprum", au lieu de 20 otages (vv. 646, 679)¹¹. Cette surenchère dans le dessein de perdre par l'immoralité une armée invincible surprend moins le lecteur de la *Chronique*: l'auteur, à l'esprit zélé et moralisateur, se devait de marquer que la guerre sainte ne peut s'accommoder de communes turpitudes. Son réalisme dépoétise l'action idéale de la *Chanson*. Il faut bien davantage regretter l'absence des délibérations à la cour de l'empereur, les hésitations de Ganelon à trahir son seigneur, la dispute entre Roland et son parâtre, l'angoisse prémonitrice de Charles.

2) *Le combat de Roland et de ses hommes*¹². Cette section, la plus raccourcie dans le *Turpin*, ne présente guère d'intérêt. Le poète, dans un premier temps, se plaisait à déployer, comme dans une fresque, les charges victorieuses et les joutes superbes de Roland et des siens: "Gente est notre bataille", s'écrie Olivier (v. 1274). Les Français frappent "de cuer et de vigur" (v. 1438) dans un combat où tous les coups sont merveilleux (vv. 1397, 1412, 1653, 1663). Mais après les premiers succès, les hommes de Roland ploient sous le nombre (v. 1679) et sont réduits à soixante (v. 1689). Au lieu de ce déploiement, Picaud, pressé d'arriver à ses fins, syncope et gauchit le texte: il ne retient qu'une série de chiffres fantaisistes (50 000 païens en deux ailes, commandés par Marsile et Baligant, au lieu d'une armée de 400 000 hommes); aucune prouesse individuelle, les païens sont méprisables de se cacher dans les bois pour attaquer par trahison dans le dos¹³. Une phrase essaie

11. Picaud, qui ne manque pas d'humour, note que les pairs (*majores pugnatores*) ne prennent que le vin, laissant les femmes aux soudards (*minores*). Il ajoute que plusieurs, qui avaient déjà amené de France des femmes chrétiennes, moururent de leur fornication, par un châtement divin, même avant le départ pour la France.

12. *RoL.*, vv. 817-1690 [= 22 %], et *PT*, pp. 181-185 — 44 lignes [= 10 %] ou plutôt 21 d'action guerrière: "Dum karolus... capti erunt."

13. Les troupes païennes se sont cachées dans les bois pendant deux jours et deux

de compenser le vide de la dramatisation par des détails sanguinolents et même bizarres pour un champ de bataille¹⁴. Seuls restent, dans la *Chanson*, Roland, Olivier et Turpin entourés de leur petite troupe. Ici, au nombre des cinq survivants, Roland (sans Olivier dont Charles retrouvera plus tard le cadavre), Turpin et Ganelon (dont on ne sait pourquoi ils sont comptés, puisqu'absents), Bauduin, le jeune demi-frère de Roland, et Thierry, le futur vainqueur de Ganelon dans l'épopée, nommés pour la première fois et qui réussissent à se cacher dans les bois... en attendant la suite. L'invention de ces deux "utilités" est hardie, mais astucieuse pour la suite du récit remodelé. Une interrogation clôt cette section: pourquoi tous ces braves qui n'avaient pas forniqué sont-ils tombés? C'est que Dieu a tenu à récompenser sans tarder leur vaillance. D'ailleurs il n'est pas bon, poursuit notre clerc, d'emmener des femmes dans l'armée: c'est un "impedimentum animae et corpori". Darius vaincu par Alexandre et Antoine vaincu par Octave l'ont appris à leurs dépens. La leçon est bonne, certes, mais à cette place, elle sent trop son prêchi-prêcha.

3) *Le dernier combat de Roland*¹⁵. La *Chanson* développe, dans l'ordre, la pénible dispute entre Roland et Olivier sur l'opportunité de la sonnerie du cor, la mise en route de l'empereur qui a compris l'appel, le combat impossible de Roland et des siens contre la pression de l'armée de Marsile, le long martyre d'Olivier soutenu par son ami (vv. 1952-2034), les beaux coups d'épée dans un "estur fort et pesme" (v. 2123), la mort de Turpin les armes à la main (v. 2242). La tension est grande dans cette mêlée où chacun est allé jusqu'au bout de ses forces et seule l'assurance de la prochaine venue de Charles: "Kar-lun avrum nus ja!" (v. 2114), ranime un combat qui serait désespéré. Mais Roland souffre des grandes blessures que lui ont faites les païens, persuadés qu'ils sont que, tant qu'il vivra, la guerre recommencera (v. 2118). Le roi Marsile blessé s'est enfui (v. 1913); ce n'est qu'en sa ville de Saragosse qu'il mourra plus tard (vv. 2570, 3646). Dans cette phase des combats, la *Chronique* va mettre à profit les graves altéra-

nuits, sur le conseil de Ganelon. Dans la *Chanson*, il n'y a pas de mépris pour les païens au combat.

14. Aux genres de mort habituels, l'auteur ajoute: "... alii perticis verberando perimuntur, alii cultellis vivi exoriantur, alii igne cremantur, alii arboribus suspenduntur." Les païens s'acharment dans la cruauté.

15. *Rol.*, vv. 1691-2258 [= 14 %], et *PT*, pp. 185-189 — 36 lignes [= 9 %]: "Itaque peracto bello... ignorabat."

tions qui se sont dessinées avec l'absence de Turpin et la mort supposée d'Olivier et de bien d'autres. Roland reste SEUL et la projection décidée par l'auteur va se mettre en place sur son unique héros, qui n'aura personne à secourir. Roland commence par lier à un arbre un païen qui s'est caché dans un bois; puis, d'une hauteur, il aperçoit l'armée païenne et redescend "in via Runciaevallis". Il sonne du cor, seulement pour appeler les Français cachés dans les bois; cent reviennent à lui. Il enjoint alors au Sarrasin attaché de lui indiquer, sous peine de mort, qui est le roi Marsile dans l'armée qui s'avance. Cette nouvelle "utilité" dans le récit permet au héros de repérer ce chef qu'il ne connaissait pas¹⁶, de le poursuivre illico et de le tuer de sa propre main, provoquant ainsi la fuite des païens et enlevant du même coup à l'empereur la gloire de poursuivre Marsile jusqu'à Saragosse. L'armée de Baligant apeurée s'enfuit, ce qui élimine de la suite du récit l'épisode dit de Baligant¹⁷. Les cent fidèles disparus, Roland reste définitivement seul et gravement blessé¹⁸. Qui sera témoin de ses derniers instants, d'autant que l'empereur ignore absolument ce qui se passe à l'arrière (pas de cor pour l'appeler) et continue sa route? Comment le chroniqueur Turpin pourra-t-il raconter ces instants suprêmes? L'auteur va faire sortir à point nommé de leur cachette Bauduin et Thierry. Tout ceci est fort habilement agencé, mais l'écart s'est creusé avec le modèle, par des coupes sombres au profit d'un nouveau recentrage sur le héros-martyr.

4) *La mort de Roland*¹⁹. Les deux versions sont ici les plus proches dans leur esprit: plus d'action extérieure pour troubler l'intimité d'un héros "puissant et solitaire", maintenant recueilli devant Dieu. Le clerc chroniqueur est à l'aise pour accentuer les moments d'une agonie chrétienne. Traduisant presque par moments son devancier, il n'en garde pas moins la liberté qu'il s'est donnée d'adapter. Le site est pratiquement identique: un arbre, un perron de marbre, de l'herbe verte, au-dessus de Roncevaux²⁰. Mais, alors que Roland avait précédemment

16. "Nondum enim cognoscebat Rotolandus Marsirum."

17. Rien n'est transcrit de son intervention dans la *Chanson* (vv. 2609-3619), où il est tué par Charles. Conséquence logique dans l'esprit de Picaud qui centre tout sur Roland.

18. "Rotolandus quatuor lanceis vulneratus, inno astis et lapidibus graviter verberatus, evasit."

19. *Rol.*, vv. 2259-2397 [= 3,5 %], et *PT*, pp. 189-203 — 154 lignes (sans l'épithaphe) [= 35 %]: "Tunc Rotolandus nobis enarravit."

20. Dans le *Roland*: un pin (v. 2375), l'herbe verte (vv. 2236, 2357-8), quatre perrons de marbre (v. 2268), un tertre où Roland est monté et se tourne vers l'Espagne (vv. 2266-7).

perdu Veillantif (v. 2167), ici il en descend, car Bauduin qui observe depuis sa cachette en aura besoin pour porter à l'armée la nouvelle de sa mort. L'épisode du Sarrasin qui tente de saisir Durendal et est tué (vv. 2274-96) est omis, sans doute jugé comme superflu. L'adieu à Durendal (vv. 2301-54) est pathétique dans les deux cas, le poème exaltant la beauté, la sainteté et la gloire de l'épée conquérante, la chronique célébrant en un développement (qui n'a pas pour origine un poème) rythmé, assonancé ou rimé, voire emphatique, ses divers mérites, en particulier contre les ennemis de Dieu dans la guerre sainte²¹. Dommage que ces plaintes ne soient pas ici ponctuées par les trois tentatives de briser Durendal (vv. 2302, 2313, 2339); les coups ne sont qu'indiqués à la fin. La *Chanson* se concentre ensuite sur les derniers instants de Roland qui "sent de son tens n'i ad plus" (v. 2366). Ici prend place, dans la transposition turpinienne, la sonnerie du cor omise précédemment (*Rol.*, vv. 1785-1829); elle est conçue comme l'appel de détresse d'un homme aux prises avec la mort. Ce "cri" parvient à Charles distant de huit lieues, "angelico ductu", et l'armée part en dépit des railleries de Ganelon. Le moribond fait signe à Bauduin de lui donner à boire, mais l'eau manque²². Celui-ci doit vite s'enfuir pour avoir la vie sauve; du moins pourra-t-il dire à l'oncle qu'il a vu son neveu à l'agonie. Mais le chroniqueur ne veut pas que son héros-martyr meure dans l'abandon: Thierry survient pour tenir le rôle d'un ange de l'agonie, en des instants sublimes dont il pourra témoigner, une fois revenu dans l'armée.

Dans le poème (vv. 2364-97), quelques paroles accompagnées de battements de la coulpe suffisent à traduire la demande du pardon des

21. "Per te Sarraceni destruuntur. gens perfida perimitur, lex christiana exaltatur. laus Dei et gloria et fama omnium adquiritur. O quociens Domini nostri Ihesu Christi nomen per te vindicavi. quociens Christi inimicos peremi..." A. Burger, dans *La légende de Roncevaux avant la "Chanson de Roland"*, "Romania", LXX, 1948-1949, pp. 433-473, a pensé retrouver sous cette prose une *Passio Rotholandi martyris* en vers. Position reprise par A. de Mandach dans *L'ouvrage de Turpin est-il vraiment une "chronique en prose" ? Une comparaison entre l'art poétique de Turpin et de Tuoldus*, "Cahiers de Civilisation Médiévale", III, janvier-mars 1960, pp. 71-75, et *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe*: I, *La geste de Charlemagne et de Roland* (Publ. Rom. et Fr., LXIX), Genève-Paris, 1961, pp. 106-113. La thèse n'est pas concluante: le lecteur du *Codex Calixtinus* retrouve souvent ce type de phrases ailleurs qu'ici. Le goût de l'époque pour la prose latine rythmée, rimée ou assonancée, dont témoignent les documents les plus variés, paraît être la plus simple explication. Cette question mériterait d'être reprise dans une étude plus large sur le *Codex*, et en particulier sur le livre I.

22. Contrairement au v. 2226 et conformément au *Guide*, p. 78. Ce qui fera dire, dans des textes postérieurs, que Roland est mort de soif comme le Christ.

fautes. En vrai chevalier, Roland tend son gant à son Seigneur du ciel et trois archanges portent avec honneur son âme en paradis. En regard, Thierry invite son compagnon qui s'est au préalable confessé et a reçu le Viatique, comme le font les chevaliers avant la bataille, à se préparer à la mort. Le martyr du Christ s'adresse à son Maître et lui rappelle, non plus ses conquêtes, mais tout ce qu'il a enduré "ad exaltandam Christianitatem". La demande de pardon, plus étendue et plus humble, s'inspire de l'ordo *commendationis animae* du Rituel, ce qui est naturel sous la plume du clerc rédacteur²³. Roland rassemble les lambeaux de sa chair, croise les mains sur la poitrine et réussit à les lever²⁴. Ses pensées sont alors de foi en la résurrection, de confiance en Dieu qu'il va rencontrer, d'intercession pour ses frères martyrs. Il meurt et les anges emportent son âme au séjour des martyrs. L'agonie plus réaliste et plus pieuse est aussi plus humaine et plus humble que dans l'épopée; c'est celle de tous les chrétiens, sans manifestation céleste²⁵. Le mérite en est au chroniqueur qui préfère célébrer la gloire céleste du martyr. En effet, Turpin qui officie à ce moment même en présence de l'empereur, dans le Val Carlos, ravi en extase, entend les chœurs des anges qui chantent, tandis que l'archange Michel conduit au ciel l'âme de Roland et des siens et que les démons poussent celle de Marsile en enfer. L'archevêque en fait part au roi, lorsque survient Bauduin à cheval qui raconte comment il a dû laisser le héros "in agonia positum iuxta petronum in monte". Le témoignage de Thierry se fera tout simplement de bouche à oreille au narrateur Turpin.

5) *Les derniers combats et le retour à Aix*²⁶. La *Chronique* comporte des modifications amenées par ce qui précède, ainsi que de nouveaux et importants développements. Charles, de retour à Roncevaux, trouve de suite et seul, le corps de Roland, alors que, dans la *Chanson*, il lui fallait combattre durement sur les lieux (v. 2398) contre les troupes

23. Voir les études de Th. Shermann dans *Oriens Christianus*, 1903, pp. 303-323, et d'A. Baumstarck, *ibid.*, 1914, pp. 298-305. C. Meredith-Jones, *op. cit.*, p. 318, s'étonne que saint Jacques ne soit pas invoqué. Le prêtre Picaud s'en tient aux formulations liturgiques prévues. Cette prière n'est pas celle du "grand péril" inaugurée par la *Chanson de Guillaume*.

24. Plus de réalisme que dans *Rol.*, vv. 2249-50: "Desur sun piz, entre les dous furcèles / Cruisieds ad ses blanches mains, les belés."

25. Le Roland turpinien se rapproche alors beaucoup du Vivien épique dont la mort a été assimilée à la passion du Christ.

26. *Rol.*, vv. 2397-4002 [= 40 %], et *PT*, pp. 203-221 — 186 lignes [= 40 %]: "Moxque per omnem exercitum... depinguntur."

de Marsile, avant qu'une recherche angoissée l'amène près du cadavre (vv. 2397-2870). En ne retenant que la rencontre de l'oncle et du neveu, Picaud laisse pour l'instant le miracle du soleil (v. 2459): il désire donner de l'intensité à la scène de la déploration. Ce "regret" (vv. 2887-2944), il l'a sous les yeux et le suit assez bien. On en retrouve les gestes et les lamentations de l'empereur désespéré d'avoir perdu son meilleur soutien. Mais le prosateur, selon les lois de la rhétorique cléricale, amplifie la louange du disparu, bien au-delà de son titre de "defensor Christianorum"; il y joint l'adaptation qu'il fait de six vers pris aux épitaphes de Fortunat, comme il l'avait fait précédemment avec vingt vers, après la mort de Roland. Le lecteur du *Codex Calixtinus* retrouve là un procédé cher à son auteur²⁷. Après une veillée funèbre réservée au héros et non pour tous les morts, les Français arrivent pour chercher leurs amis disparus. Le poème n'avait fourni aucune description du cadavre d'Olivier (v. 2963), tandis que Picaud le montre déchiqueté, martyrisé²⁸. C'est après ces lugubres retrouvailles que le soleil s'immobilise trois jours durant, afin de permettre à Charles, non de poursuivre les païens qui se sont enfuis depuis longtemps²⁹, mais de les retrouver au repos près de Saragosse "iacentes et comedentes", au bord de l'Ebre. Il se venge en en tuant 4 000 et revient de suite à Roncevaux. Ainsi les combats sur place pour venger Roland, la guerre de poursuite de Marsile jusqu'à Saragosse (vv. 2986-3653) sont proprement télescopés. C'est à Roncevaux même —où le chroniqueur s'attache— et non à Aix, "in campo belli, cunctis videntibus", que la mort de Roland sera vengée par le duel de Thierry contre Pinabel. La longue narration du poème, avec le combat difficile de Thierry (vv. 3734-3974) n'apparaissent plus: "Tedricus ilico peremit Pinabellum", mais les détails du supplice de Ganelon sont bien là.

À la différence de la *Chanson* où seuls les corps de Roland, Olivier et Turpin seront ramenés en France (vv. 2962-9), le *Turpin* consacre un long développement à la sépulture solennelle des héros en terre française, du moins les meilleurs d'entre eux et ceux dont on peut transporter les restes. Le premier, Roland, est déposé en la basilique Saint-Romain de

27. 23 qualificatifs à la p. 205. Le poète, chapelain de Sainte-Croix à Poitiers, fournit nombre de citations plaquées dans les homélies du livre I en grande partie sorties de la plume de son (presque) compatriote de Parthenay.

28. Il a pu utiliser ici les données de *Rol.*, vv. 1977-2024.

29. Ils se sont enfuis sous la conduite de Baligant, dès la mort de Marsile, pp. 187-189.

Blaye, avec l'épée et l'olifant, avant que par un "indigne transfert" celui-ci se retrouve à Saint-Seurin de Bordeaux. Le chauvinisme bien connu du poitevin n'a pas dû apprécier la tradition poétique (vv. 3685-6) qui le place d'emblée... chez des voisins. À Belin, lieu nouveau, mais que le pèlerin Picaud (il ne faut pas l'oublier) a pu visiter au passage, sont déposés Olivier, Gondebeuf, Ogier, Arestain, Garin le Lorrain et beaucoup d'autres. Une constatation d'importance s'impose ici: le nombre et la diversité des héros cités dans ces pages dépasse de beaucoup les données de la tradition rolandienne. Une recherche assez longue, faite ailleurs³⁰, et qui s'égarerait dans trop de détails pour la présente étude, montre l'étendue des lectures et des connaissances du prêtre Picaud dans le domaine épique, même s'il s'agit ici d'un racolage des noms les plus divers. Avec son habileté coutumière, il utilise la notoriété des deux grands nécropoles de Bordeaux et d'Arles, dont il a vu les sarcophages, pour y déposer, selon une ligne de partage qui n'est pas logique, dix héros avec 5 000 hommes à Saint-Seurin, treize avec 10 000 autres aux Alyscamps où l'armée de Charles venue de Blaye rejoint la troupe des Bourguignons qui depuis Ostabat avait pris le chemin le plus court. Hoël sera inhumé en sa ville de Nantes et Constantin à Rome.

Ainsi les guerres de Charlemagne contre les païens d'Espagne trouvent leur épilogue; il ne reste plus qu'à rentrer à Aix. L'archevêque Turpin restera en sa ville de Vienne pour y soigner ses blessures, et bien sûr rédiger sa *Chronique* après quatorze ans de compagnonnage en Espagne³¹, avant d'y mourir. Charlemagne s'arrête à Saint-Denis pour y tenir un concile, avant de regagner sa capitale en passant par Liège. Plus d'Aude pour y attendre Roland, plus de conseil à tenir pour se venger de Ganelon. Le roi n'a plus qu'à orner sa basilique et son palais, avant de passer en paradis sous la protection de l'Apôtre qu'il a glorieusement servi.

Le médiéviste fervent de l'époque traitera peut-être cette transposition de trahison. Compte tenu des objectifs que j'ai dégagés plus haut, le jugement doit être nuancé. Il est vrai que le déplacement, le changement, l'élimination de scènes et de personnages choquent; ils surprennent moins quand on sait la liberté vis-à-vis de l'histoire et tout autant

30. A. Moisan, *L'exploitation de l'épopée par la "Chronique du Pseudo-Turpin"*, "Le Moyen Âge", XCV, 1989, n° 2, pp. 195-224.

31. *Chronique*, p. 87.

de la tradition épique que s'est donnée la *Chronique* depuis sa première page. Accordons-lui une meilleure fidélité à la tradition rolandienne et l'intention louable de regagner en sublimité mystique ce que son résumé lui fait taire d'héroïsme humain. Ses scrupules ne sont pas les nôtres et la connaissance des lois de l'hagiographie est ici nécessaire. Rappelons d'un mot que la *Vita*, lorsqu'elle n'est pas l'œuvre d'un témoin ou qu'elle ne trouve rien à puiser dans l'histoire, invente sans cesse — et souvent avec les moyens stéréotypés qui lui sont propres — dans le but de magnifier son "héros" ³². Le poète du *Roland* exalte une prouesse qui n'est jamais trop belle; le chroniqueur-hagiographe de la mort du martyr Roland se laisse emporter, à partir de la base épique qu'il utilise au mieux, avec les libertés que lui accorde le genre. Le saint est le frère du héros et les interférences sont fréquentes dans l'épopée, entre héroïsme et sainteté ³³. Dans le contexte du XII^e siècle, cré-ditons Aimeri Picaud du droit d'utiliser l'épopée avec une mentalité d'hagiographe. Aussi sublime que le martyr Vivien de l'épopée, le Roland Turpinien est à la fois le héros le plus prestigieux et le martyr exemplaire. Il lui faut être ainsi pour hisser la *Chronique* à son faite et la faire admettre dans une œuvre composée à la gloire de saint Jacques. Du coup, l'absence de datations (sauf la mort de Charlemagne, le 28 janvier 814) n'étonne plus, malgré la prétention à l'histoire: la date de 778 n'intéresse plus. La bataille de Roncevaux est fixée au 16 juin et non plus au 15 août, tout simplement parce que le pèlerin Picaud a connu la fête annuelle de la vieille chapelle dite de Charlemagne, célébrée le 16 juin à Roncevaux ³⁴. Roland meurt à l'âge de 38 ans, parce que tout bêtement un des vers de Fortunat utilisés dans la déploration fournit la formule ³⁵.

32. "L'hagiographe s'inspire des idées courantes sur l'histoire. Mais il écrit l'histoire dans un but spécial et bien défini, qui n'est pas sans influence sur le caractère de son œuvre", H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1905, p. 77.

33. A. Moisan, *Héroïsme et sainteté: interférences entre deux types de l'Idéal au Moyen Âge*, dans *La légende arthurienne et la Normandie*, éd. Corlet, 1983, pp. 45-71. La phrase de Thomas Cabham (fin XII^e siècle) est bien connue, qui parle avec indulgence de ceux "qui cantant gesta principum et vitas sanctorum".

34. Éd., pp. 203. 231. Voir P. David, *Études sur le Livre de Saint-Jacques*, "Bull. des Études portugaises", nouvelle série, XIII, 1949, pp. 91-92. Date que l'on retiendra en Allemagne pour la Saint-Roland. Voir aussi le *Guide*, pp. 6, 26, 78. L'argumentation d'A. de Mandach, op. cit., pp. 50-55, pour établir, à partir des dates du 15 août 778 et de ce 16 juin indéterminé, que le *hic karolus magnus* n'est pas Charlemagne, mais le roi Alphonse VI, est donc caduque.

35. "Sex, qui, lustra gerens, octo bonus insuper annos; Ereptus terrae iustus ad astra rediis", éd., p. 207. Cette manière de faire n'est pas pour surprendre le lecteur familier de l'ensemble du *Liber Sancti Jacobi*.

Peut-on encore, dans ce contexte, parler d'art littéraire? Plus de beaux coups d'épée, presque plus de héros, plus de mouvements de troupe, aucune noblesse chez les païens, en somme une action très réduite, voire stéréotypée. On ne saurait, à l'évidence, chercher dans ces pages des qualités de composition qu'elles n'ont pas. D'ailleurs le modèle était si parfait que, même en le dérimant au plus près, on risquait la contrefaçon. C'est que l'intérêt dramatique s'est fondu dans l'exaltation religieuse: l'Espagne, terre d'élection de saint Jacques, a été conquise par Charlemagne sur les ennemis de la Chrétienté. Sans doute faut-il rappeler la phrase d'André Gide: "Les meilleures intentions font souvent les pires œuvres d'art et l'artiste risque de dégrader son art à le vouloir édifiant"³⁶. Les exclamations et redondances, dont l'auteur est coutumier dans ses sermons du livre I, ne font qu'alourdir le texte, loin de le servir. Mais il en est de même pour les divers résumés d'œuvres qu'on lit dans les compilations du Moyen Âge. La sécheresse et l'académisme sont le lot commun. Que l'on songe au *Carmen de Prodicione Guenonis*, qui se veut être un résumé de la *Chanson de Roland* et n'est qu'un "concentré pédantesque ou pédagogique des procédés de style enseignés dans les écoles"³⁷. Que l'on songe aux versions et adaptations étrangères, avec leurs goûts et vues propres, à l'utilisation de Roland et des pairs dans la tradition antifrançaise de Bernardo del Carpio, on admettra qu'Aimeri Picaud n'est pas si mal placé dans le domaine de la fidélité aux sources³⁸. La mentalité et l'esthétique de ces siècles n'étaient pas les nôtres; force est de les accepter.

La personnalité marquée d'Aimeri Picaud, qui se fait jour dans bien des pages du *Livre de Saint-Jacques*, aide à comprendre les hardiesses du rédacteur de la *Chronique*. Celui qui se couvre ailleurs de l'autorité du pape Calixte II, le protecteur de l'archevêque Diego Gelmírez, pour imposer aux chanoines de Compostelle la liturgie romaine, est le même qui ose confier à l'archevêque de Reims la rédaction de la *Chronique* et revendiquer pour elle la véracité historique. Dès lors, le manque de fidélité à la *Chanson de Roland* n'est pas plus répréhensible que celle aux annales, pas plus que ne l'est l'attribution de ses propres sermons au pape Calixte. Précisément ceux-ci, et en premier le fameux Vene-

36. *Journal*, 2 septembre 1940, p. 52.

37. J. Horrent, dans le *Dict. des Lettres Françaises*: I. *Le Moyen Âge*, 1964, p. 151.

38. Voir A. Moisan, *La mort de Roland selon les différentes versions de l'épopée*, "Cahiers de Civilisation Médiévale", XXVIII, 1985, pp. 101-132.

randa dies qui exalte le pèlerinage et mériterait de figurer dans une anthologie, témoignent de la vigueur intellectuelle du clerc Picaud, de son savoir encyclopédique qui va jusqu'à la boulimie, de ses goûts et de ses répulsions. Alors, la surprise et le désagrément devant le traitement imposé à la *Chanson de Roland* s'estompent devant l'ampleur d'autres initiatives dans les domaines de la liturgie, de la musique, de la symbolique, de l'histoire, de la poésie³⁹. On s'étonnera moins que, dans la *Chronique*, le dialogue entre Charlemagne et le musulman Agolant tourne à la dispute théologique, que le long duel entre Roland et Ferragu soit prétexte à l'exposé de leurs croyances⁴⁰. Il faut le redire: la *Chronique du Pseudo-Turpin* —et donc la transposition de la *Chanson de Roland* au chapitre XXI— ne s'éclairent que dans le contexte général du *Liber Sancti Jacobi*.

Il semble, au terme de cette analyse comparative, que la sublimation fasse s'estomper le grief de contrefaçon, même si le familier de l'épopée garde sa préférence légitime pour l'humaine *Chanson de Roland*. Loin de toute arrière-pensée de faire un plaidoyer *pro domo*, j'ai tenté de comprendre les raisons d'un changement et, du même coup, l'immense succès de la version turpinienne, au XII^e siècle et jusqu'à la fin du Moyen Âge⁴¹, jusqu'à supplanter maintes fois la version rolandienne. La grande verrière de Chartres est sans doute la meilleure réponse à la question posée ici: pour illustrer les vies de "saint Charlemagne" et de "saint Roland", l'artiste a retenu, à côté de la Messe de saint Gilles et de six scènes empruntées au pèlerinage de l'empereur en Terre Sainte (dans la version monacale de l'*Iter hierosolymitanum*), onze scènes de la *Chronique de Turpin*, depuis le départ de Charles pour l'Espagne jusqu'à l'annonce de la mort de Roland par Bauduin⁴². L'émotivité de l'homme médiéval, au caractère impulsif et violent et aux revirements soudains⁴³, trouvait à se satisfaire dans l'audition de

39. Cf. le traitement imposé à d'innombrables vers de Fortunat dans le livre I et dans la *Chronique*.

40. Éd., pp. 131-133 et 149-163.

41. Voir A. Moisan, *L'exploitation de la "Chronique du Pseudo-Turpin"*, "Marche Romane", XXXI, 1981, pp. 11-41, et *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les chansons de geste françaises et les œuvres étrangères dérivées* (Publ. Rom. et Fr., CLXXIII), Droz, 1986, vol. 4, p. 49, n. 1.

42. Voir R. Lejeune et J. Stiennon, *La légende de Roland dans l'art du Moyen Âge*, 1966, I, pp. 180-199.

43. Étude de P. Rousset, *Recherches sur l'émotivité à l'époque romane*, "Cahiers de Civilisation Médiévale", II, 1959, pp. 53-67.

la *Chanson*, et peut-être plus encore dans la contemplation du vitrail multicolore, sans parler de l'édification offerte au lecteur des pages de la *Chronique*. À son tour, le médiéviste, par définition pénétré de la mentalité des siècles avec lesquels il vit, avec le risque peut-être d'oublier celui dans lequel il est, voudra-t-il brûler Turpin pour n'adorer que Tuold? Qu'il se pénètre d'abord de l'ambiance du *Liber Sancti Jacobi*, un dans sa diversité. Il ne lui est pas demandé pour autant, comme aux chanoines de Compostelle, d'écouter à l'office la lecture des sermons de Calixte et le Livre des miracles; encore moins de modérer son appétit à table pour mieux assimiler, comme le recommande la première page du *Codex Calixtinus*, les pages de la *Chronique de Turpin* et du *Guide du pèlerin*, "œuvres véridiques et de grande autorité"⁴⁴.

44. "Et quicquid in sequentibus [libris] (= l. III-V) scribitur, in refectoriis ad prandia legatur. Ingentis auctoritatis est...". éd. Whitehill. p. 2. "Quae propriis oculis intuitus sum XIII. annis perambulans Yspaniam et Galliciam una cum eo [Karolo] et exercitibus suis, pro certo scribere vestraeque fraternitati mittere non ambigo", dans la Lettre à Leoprandus, doyen d'Aix-la-Chapelle, qui ouvre la *Chronique*, éd. p. 87. "Si veritas a perito lectore nostris voluminibus requiratur, in hujus codicis serie. amputato esitationis scrupulo, secure intelligatur", en tête du *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, livre V, p.p. J. Vielliard, Mâcon, 1936², p. 1.